

Kazimierz Jurczak

Université Jagellonne  
de Cracovie

OUVERTURE À DES MODÈLES  
ÉTRANGERS *VERSUS*  
RENFERMEMENT DANS LE  
CERCLE DE SES PROPRES  
VALEURS – UN DILEMME  
FAUX OU IRRÉSOLUBLE ?  
EXPÉRIENCES ROUMAINES  
DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE

« Modernisation » et « européisation » sont deux notions le plus souvent évoquées pour désigner le caractère des changements survenus dans les Balkans au XIX<sup>e</sup> siècle. Ces changements, dans leur dimension formelle initiés par le jeu des forces politiques et militaires des puissances européennes (expansion de la Russie et de l'Autriche-Hongrie aux dépens de l'Empire ottoman), équivalaient dans cette zone à la naissance des états-nations indépendants, qui, dans une plus ou moins large mesure, adopteront des modèles institutionnels et juridiques de provenance occidentale. L'État roumain créé à cette époque, étant héritier et continuateur des principautés danubiennes, pour des raisons culturelles (mais non plus géographiques), est également classé dans cette zone<sup>1</sup>. En effet, l'adoption en 1866 d'une constitution sur le modèle de la constitution belge, l'instauration d'un système parlementaire basé sur la condition de fortune nécessaire, ainsi que la création d'un État moderne constituèrent un premier pas nécessaire à la modernisation de la société roumaine, mais, comme il devait s'avérer bientôt, sans garantir pour autant son efficacité. C'est justement une efficacité relativement faible des actions de modernisation qui rencontrait un accueil malveillant et fournissait aux opposants l'argument de son caractère trop imitatif. Mais, avant que l'imitation devînt l'objet d'attaques violentes, d'abord en tant que quintessence d'une approche superficielle et d'une fausseté intellectuelle (Titu Maiorescu [1840–1917] et le mouvement des Jeunes-Roumains<sup>2</sup>), ensuite en tant que menace à la spécificité nationale (de nombreuses doctrines mettant en exergue un soi-disant « autochto-

nisme »<sup>3</sup>), pendant la période précédant les réformes (1820–1848) l'imitation était traitée comme un élément évident et indispensable au processus de la construction d'une culture nationale moderne par le biais de l'ouverture aux valeurs créées dans d'autres zones culturelles (parmi lesquelles en premier lieu se trouvait la France) et considérées comme valeurs universelles.

Or, la société roumaine de l'époque prémoderne (*epoca premodernă* selon la terminologie roumaine, terme utilisé principalement par rapport à la littérature) est porteuse des traits caractéristiques du phénomène du « périphérique » dans le sens qu'ont donné à ce mot Immanuel Wallerstein et Daniel Chirot. Le dernier des sociologues mentionnés, considérait la relation de dépendance existant entre les principautés danubiennes et l'Empire ottoman comme une relation type du couple centre-périphérie, devançant d'une certaine façon la dépendance ultérieure de la périphérie roumaine envers le centre occidental capitaliste : « La notion d'un système mondial interactif peut être [...] appliquée non seulement dans les études sur le système capitaliste ; car il existait des systèmes internationaux d'une portée plus petite, et cela avant que les Européens aient répandu leur propre [système] sur le globe entier. L'Empire ottoman fut un système "mondial" pareil car il englobait un nombre important de races et de religions ainsi que de nombreux types de structures sociales et économiques »<sup>4</sup>. La société roumaine de l'époque est typiquement rurale (agraire) avec une domination quantitative de paysans illettrés complètement dépourvus de conscience nationale ; cette majorité est accompagnée d'une couche restreinte des boyards fonctionnant depuis une longue période dans un système clientéliste, ils étaient fortement orientalisés et, en plus, soumis au processus d'allogénéisation<sup>5</sup> par les phanariotes<sup>6</sup> exerçant le pouvoir depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Malgré un contexte civilisationnel particulièrement défavorable (marginalisation de la langue nationale, faiblesse de la haute culture, bas niveau de la connaissance de sa propre tradition, etc.), une partie des élites composée de petits boyards, sous l'influence des idées du siècle des Lumières français (implantées directement, ou, plus souvent encore, indirectement par l'intermédiaire des auteurs et pédagogues grecs) tentent de jeter les bases d'une culture nationale moderne.

<sup>3</sup> Dans la bibliographie roumanophone particulièrement riche à ce propos nous proposons, en tant qu'exemples de deux interprétations différentes, l'étude de Muscă Vasile, *Încercare asupra gândirii românești*, Cluj-Napoca 2002, et les nombreuses études de Daniel Barbu, dont, entre autres *Șapte teme de politică românească*, Bucarest 1997 ou *Bizanț contra Bizanț*, Bucarest 2001.

<sup>4</sup> Daniel Chirot, *Schimbare socială într-o societate periferică*, Bucarest 2002, p. 12 [trad. K.J.]. Le titre original de cette oeuvre est : *Social change in a peripheral society. The creation of a Balkan Colony*, New York/San Francisco/Londres : Academic Press, 1976.

<sup>5</sup> Cf., entre autres, Alexandru-Florian Platon, *Geneza burgheziei în principatele române. Preliminariile unei istorii*, Iași 1997, chapitre V.

<sup>6</sup> Phanariotes – habitants d'un quartier d'Istanbul (Phanar), d'origine gréco-balkanique. Ils étaient placés par le sultan sur le trône de Valachie et de Moldavie depuis le début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans l'historiographie roumaine ces personnages sont synonyme d'une autorité inepte qui gouverne contre l'intérêt national roumain ; dans l'acception populaire, les phanariotes sont synonyme d'une autorité étrangère qui exploitait la Roumanie et menait des intrigues contre les habitants de souche.

<sup>1</sup> Voir, entre autres, Barbara Jelavitch, *Istoria Balcanilor. Secolele XVIII și XIX*, Iași 2000.

<sup>2</sup> Je présente ce problème plus en détail dans mon étude préalable intitulée *De l'imitation. Titu Maiorescu et le conservatisme allemand*, « Revue de Transylvanie », vol. XV, n° 4, Cluj-Napoca 2006.

Un des idéologues de la génération préparant le Printemps des Peuples dans les principautés danubiennes, dits « pachoptistes » ('quarante-huitards'\*\*), Ion Heliade-Rădulescu (1802–1872), persuadé de l'importance primordiale de la culture pour le processus de la formation d'une nation, considère le contact avec la grande littérature européenne (par le biais des traductions) comme la première condition nécessaire à la création de sa propre littérature, roumanophone. Conscient de l'échelle des négligences en la matière, Heliade conçoit son projet de traduction en tant qu'œuvre majeure, massive, réalisée en un laps de temps relativement court. Il traduit, lui-même, vers le roumain Voltaire, Rousseau, Chateaubriand, Lamartine, Molière, Boileau, Dante, Le Tasse, Byron et des passages de la Bible ; il y persuade aussi ses collaborateurs et disciples, et cherche à créer une grande Bibliothèque Universelle en langue nationale. Abstraction faite du caractère utopique de cette idée de Heliade<sup>6</sup>, et de bien d'autres, on ne manquera pas d'observer que nous avons ici affaire à un premier projet culturel roumain né de la foi en un caractère universel de la civilisation européenne et en la possibilité de transférer certains contenus de fond de celle-ci d'une culture vers une autre (ce phénomène, nommé par l'anthropologie contemporaine « *diffusionnisme* », avait déjà été anticipé par des théories philosophiques, historiques et philologiques du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>7</sup>). Les traductions faites à la hâte par des auteurs le plus souvent dépourvus de talent littéraire et de savoir suffisant avaient, certes, une valeur esthétique limitée, mais elles jouaient un rôle important des points de vue social et culturel. En effet, dans un espace culturel fortement marqué par l'orientalisme et par des tendances autarciques, elles introduisaient des idées et des sens venant de la culture méditerranéenne, présents déjà aux siècles précédents chez certains auteurs (tels les chroniqueurs moldaves, l'hospodar Cantacuzène, Dimitrie Cantemir et les autres), pourtant lesdites idées et sens n'ont jamais (jusqu'à l'époque de l'École de Transylvanie de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle) été utilisés pleinement pour créer une vision cohérente de sa propre histoire et un modèle culturel autonome<sup>8</sup>. Or, les efforts de Heliade vont vers l'ouverture de la culture roumaine moderne *in statu nascendi* aux idées nouvelles, absentes jusque-là dans les esprits des élites ; l'attrait de ces idées ne consiste, pour lui, pas tellement en leur caractère différent, mais plutôt en leur universalisme. Ainsi avons-nous affaire à une sorte bien particulière d'ouverture aux modèles qui assureraient l'efficacité des mesures formatrices de culture dans leur dimension récupératrice (en tant que récupération des valeurs potentiellement assimilables déjà au préalable, et indispensables, selon Heliade, pour changer le statut périphérique de la

\*\* De patru ș'opt – 'quarante-huit', l'année du Printemps des Peuples.

<sup>6</sup> Je parle plus des visions utopiques de Heliade dans mon étude antérieure intitulée *O równowadze przeciwieństw. Dziewiętnastowieczna utopia rumuńska* ('De l'équilibre des oppositions. Utopie roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle') [in] « *Obóz* », n° 45–46, Varsovie 2006.

<sup>7</sup> Cf. Alan Barnard, *Antropologia*, Varsovie 2006, chap. 4.

<sup>8</sup> Dans son oeuvre sur l'histoire des idées politiques roumaines (*Istoria ideilor politice românești (1369-1878)*, Munich 1987), Vlad Georgescu remarque que l'Europe en tant que point de référence présent encore chez les auteurs du dix-septième siècle commence, à l'époque phanariote, à disparaître des cercles d'intérêt des élites roumaines pour ne ressurgir qu'après 1769. Mais à cette époque, « l'Europe est un idéal lointain », perçant à grand-peine vers les principautés danubiennes, à croire les auteurs de l'époque (cf. p. 73 et ss.).

roumanité). Ceci devait signifier, dans la pratique, l'implantation locale des solutions occidentales au niveau de l'organisation et des organismes culturels (dans la plupart des cas dans leur version française), et l'imitation des tendances intellectuelles et des modèles littéraires de la même provenance.

Toutefois, il convient ici de remarquer que les contenus du romantisme européen repris par la génération de Heliade en premier lieu, furent porteuses non seulement de la mise en question de l'omnipotence de la raison et, en même temps, d'une apologie de la dysharmonie, mais aussi une fascination délibérée par le caractère populaire et une admiration pour la simplicité austère du folklore. En effet, les auteurs roumains cèdent à cette fascination d'autant plus facilement que le caractère populaire est un élément dominant de leur tradition nationale, qui va jusqu'à remplacer la haute culture. Un exemple parlant en est la biographie artistique de Vasile Alecsandri (1821–1890), artiste, descendant des boyards, mais entretenant des relations intimes avec les milieux réformateurs, éduqué en France et écrivant ses premiers poèmes en français, il rompit assez tôt avec la tradition romantique à la Lamartine, pour déclarer que c'est le folklore qui est la quintessence de la littérature nationale et que l'idéal de la forme artistique sont le naturel, la simplicité et l'impétuosité<sup>9</sup>. Le changement d'idées sur le fond et les fonctions de la littérature s'accompagne de l'approche qui cherche à assimiler le peuple à une communauté ethnique, et l'idéalisation des paysans, c'est-à-dire de la nation : « Le Roumain m'est proche et je sais apprécier les valeurs dont la nature l'a pourvu. Je me plais à le regarder et je me plais à l'écouter, tant il y a en lui de simplicité et de beauté ; car il est propre, sage, serein et poétique dans son parler. J'aime ses mœurs patriarcales, ses croyances fantastiques, ses danses vives et anciennes, sa tenue pittoresque que l'on peut voir sculptée sur la colonne Trajane, ses chants mélodieux et pleins de regret, et surtout, ô combien harmoniques !, ses strophes poétiques »<sup>10</sup>. Cette « lubie du peuple » qui deviendra peu après synonyme de patriotisme *tout court*, est, dans sa première version, la conséquence naturelle de l'ouverture à la littérature européenne avec toutes ses tendances dominantes à l'époque.<sup>11</sup> Ce n'est qu'après un temps que s'opéreront l'idéologisation des contenus esthétiques et le fait de considérer le terroir comme une valeur absolue, et, en définitive, un retour partiel aux tendances autarciques dans la culture (bien que ce ne fût plus dans le cadre d'un paradigme oriental) ; ce sera un processus conjugué avec une évolution ethno-culturelle du « phénomène de la lubie du peuple » vers une « question paysanne » dans une approche sociologique. Dès le départ, cependant, on peut observer une tendance des écrivains et des animateurs de cette époque à faire se replier le champ culturel dans les limites de

<sup>9</sup> Heliade lui-même présente des opinions similaires, bien que son œuvre littéraire (qui confirmerait la crédibilité esthétique du choix qui a été fait) soit plus que modeste, mise à part une ballade populaire *Sburătorul* ('Sylphe', 1844).

<sup>10</sup> Alecsandri Vasile, *Români și poezia lor*, [in] *Gândirea românească în epoca pașoptistă*, dir. P. Comea et M. Zamfir, Bucarest 1969, vol. I, p. 171 [trad. K.J.].

<sup>11</sup> On ne peut pas éviter d'assimiler la fascination du folklore naissante parmi les auteurs roumains de cette époque à l'idée *Rettungsgedanke* (zèle pour sauver le patrimoine de la culture populaire), propagée par Gotthold Ephraim Lessing, Johann Gottfried von Herder ainsi que les frères August Wilhelm et Friedrich von Schlegel. Cf., entre autres, Giuseppe Cocchiara, *Dzieje folklorystyki w Europie*, Varsovie 1971, p. 222 et ss.

l'ethnique, ce qui, après Herder n'est en soi ni étonnant ni inédit, mais qui est, en même temps, porteur de nombreuses complications pour cette communauté concrète que furent les habitants des principautés danubiennes de l'époque. Et il s'agit d'une communauté qui est loin d'être homogène du point de vue ethnique, et qui est, en plus, rendue hétérogène à cause des migrations de la première période du capitalisme (arrivée des Juifs, des Grecs et des autres nations balkaniques etc.). Dans ce contexte, faire référence à la couche des paysans assimilables aux Roumains orthodoxes et faire de la culture de ce seul environnement un *Schwerpunkt* à la Herder pour toute la culture nationale qui ne faisait qu'éclorre a dû, à coup sûr, faire naître des conflits dus aux problèmes tels que l'aliénation, l'exclusion et la discrimination. Il semble que le choix fait dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle était nécessaire et indispensable. L'alternative à ce choix aurait été un caractère de plus en plus cosmopolite des élites (qui, de toute façon, était bien avancé), le maintien de la marginalisation de la couche sociale la plus peuplée et le freinage des processus d'intégration s'appuyant sur le conscience de l'identité de groupe et, par la suite, de l'identité nationale. Néanmoins, il serait fondé de constater que l'ouverture délibérée de la culture roumaine du dix-neuvième siècle aux courants intellectuels de l'Europe occidentale apportera comme fruit, au moins pour ce seul aspect (même si cela survient dans un autre contexte historique et social), de se retourner vers elle-même et de rechercher un cercle clos de ses propres valeurs, inimitables et inconditionnellement originales. Ceci conduira à un narcissisme culturel particulier, porteur d'une apologie aveugle de tout ce qui est national.

Une des conséquences de l'ouverture à l'univers des idées occidentales est aussi la conscience de l'imperfection de sa langue nationale en tant que premier outil de la culture. Or, Heliade, possédé par l'idée de créer une grande bibliothèque des traductions, est l'un des premiers auteurs à essayer de faire face à ce problème : « [...] j'ai décidé de traduire quelque chose des auteurs les plus célèbres de nos jours : j'ai choisi, selon mon goût, Lamartine et Byron, voulant voir dans quelle mesure la langue pourra s'avérer flexible et capable d'exprimer des idées aussi belles, aussi grandes et aussi passionnées. La langue m'a paru pleine de mérites [...]. J'ai remarqué ses capacités ; elle m'a semblé supérieure au français, car, même si elle n'avait pas été créée au début pour exprimer les pensées et les sentiments, elle possède une puissance de parole et la capacité d'être comprise. Elle manque de notions et de phrases ; sa structure ou son ossature est [quand même] impressionnante, élégante et noble. Elle ne manque pas d'énergie, et l'harmonie se laisse sentir à chaque pas [...] »<sup>12</sup>. Heliade, qui n'a jamais été un modèle de discipline intellectuelle et d'énoncés précis semble ici formuler les paroles d'encouragement pour les utilisateurs de la langue roumaine contemporains ou futurs, plutôt que de faire un diagnostic de l'état réel des choses. L'optimisme quant aux possibilités cachées dans la langue maternelle, et pas encore révélées, n'empêchera tout de même pas l'auteur de ces paroles de chercher un lien de parenté entre le roumain et l'italien, tellement proche que la conséquence inéluctable de ce « parallélisme » constaté sera la conception de l'italianisation du roumain en tant

<sup>12</sup> Ion Heliade-Rădulescu, *[Scrisoare către C. Negruzzi]*, [in] *Gândirea românească...*, éd. cit., p. 77 [trad. K.J.].

que méthode la plus simple et la plus efficace pour moderniser la langue. Ajoutons ici que l'idée de Heliade surgit à peu près cinquante ans après les premiers travaux des représentants de l'École de Transylvanie\*, par conséquent elle constitue, d'une certaine façon, une continuation et une transfiguration importante de la théorie historique et philologique des transylvaniens. Elle est un prolongement de la théorie latiniste car elle répète les arguments sur la généalogie romaine des Roumains, mais elle les modifie fortement en prétendant que le roumain et l'italien sont deux dialectes d'une même langue (« La matière de cette langue [le roumain], pour chacun qui voudra l'observer, analysée dans son fond, sa forme, sa composition grammaticale sont de la même provenance et la même source que l'italien »<sup>13</sup>). Par conséquent, Heliade crée une espèce de jargon roumano-italien, qui ne facilite guère la lecture de ses poèmes ou passages philosophiques. Ajoutons aussi que ceci signifie un changement diamétral des opinions de l'auteur, qui, une quinzaine d'années plus tôt, optait en faveur de la mise en place de l'écriture phonétique et de l'adaptation des mots empruntés à la spécificité de la langue roumaine.

Il est difficile d'évaluer dans quelle mesure les conceptions linguistiques de Heliade étaient le fruit d'études philologiques solides et d'un certain courage à poser des hypothèses (dans le contexte où il ne disposait d'aucun témoignage matériel concernant la langue que parlaient les habitants de souche de la Dacie romaine), et dans quelle mesure elles prouveraient seulement la volonté de moderniser la langue roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle – et ceci d'une façon qui libère des suspicions de son sous-développement immanent et du caractère inéluctable des emprunts. Heliade est avant tout un militant culturel et un visionnaire, il tâche donc d'exécuter sa mission de servir la problématique nationale de la façon la plus efficace possible ; dans une lettre adressée à un ami en souvenir de ses années vertes, il écrivit bien : « Notre chimère (sic !) fut la langue roumaine et la vie des Roumains à la mesure des nations civilisées, c'est-à-dire une vie véritablement évangélique »<sup>14</sup>. Mise à part l'ambiguïté des formulations, l'on peut considérer cet aveu comme une déclaration de ses intentions et de son objectif clairement fixé ; l'ouverture à l'Europe devait être l'unique méthode, et non pas un objectif en soi. La génération de Heliade se sert de l'instrumentation européenne d'idées, étant convaincue (au moins au niveau des déclarations) que seule la modernisation offre aux Roumains l'opportunité de rejoindre les « nations civilisées ». Mais cette génération traite ces emprunts d'une façon relativement légère, tout en leur donnant un caractère de son œuvre propre et en les adaptant aux conditions locales. Et c'est alors que les effets de l'ouverture deviennent parfois paradoxaux.

En passant en revue les publications de l'époque, on peut aussi se demander quelle était la force de la conviction des quarante-huitards (« pachoptistes ») sur l'influence bénéfique des modèles occidentaux sur la réalité orientale des principautés danubiennes, et, par conséquent, sur la nécessité d'entamer un processus d'adaptation,

\* École de Transylvanie qui regroupait des représentants d'élites roumaines gréco-catholiques (Gh. Șincai, P. Maior, S. Micu). Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> s., elle lançait une théorie selon laquelle les Roumains auraient été des descendants directs des colons romains de la Dacie, et que le roumain aurait découlé du latin classique.

<sup>13</sup> *[Scrisoare către P. Poenaru]*, [in] *Gândirea românească...*, éd. cit., p. 81 [trad. K.J.].

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 80 [trad. K.J.].



et d'un autre côté, dans quelle mesure, ils étaient hantés par l'idée de leur propre État, idée ardente et tout à fait « européenne », mais plutôt dépourvue d'attributs d'un programme détaillé. Justement cette deuxième idée semble dominer, et le maniérisme prophétique qui l'accompagne affaiblit la précision des formulations et discolpe son pathétisme. Seul l'objectif ne laisse planer aucun doute – un objectif de large envergure : il s'agit, d'après les mots de Mihail Kogălniceanu, d'assurer aux Roumains « la langue et la littérature communes à tous »<sup>15</sup>. En ce qui concerne les méthodes pour atteindre cet objectif, il n'y a pas d'accord unanime. Quand en 1840 à Iași, Kogălniceanu fonde une nouvelle revue « *Dacia literară* », dans son premier éditorial, il blâme violemment les idées fondatrices du programme de Heliade, dominantes jusque-là : « Le désir d'imiter est devenu, chez nous, un vice dangereux, car il tue, en nous, le génie de notre nation ». Ce vice est très puissant surtout dans la littérature. Presque tous les jours, on publie des livres en langue roumaine. Mais quelle est leur utilité si ce sont exclusivement des traductions d'autres langues ?, si, au moins, elles étaient de qualité ! Les traductions ne font pas encore la littérature. Avec la persévérance la plus grande possible, nous allons extirper ce vice qui détruit la propriété la plus précieuse de la littérature – l'originalité. Dans notre histoire il ne manque pas d'actes d'héroïsme, nos pays sont suffisamment grands et nos mœurs suffisamment pittoresques et poétiques pour fournir des sujets à écrire, et nous n'avons pas besoin d'en chercher chez des nations étrangères ».<sup>16</sup> C'est l'une des opinions le plus tôt formulées sur l'inutilité, voire la nocivité, des emprunts étrangers. A vrai dire, Kogălniceanu n'associe pas directement la manie de l'imitation avec l'ouverture de la culture roumaine aux idées occidentales, mais il est difficile de ne pas comprendre ses remarques comme une critique indirecte des mécanismes qui forçaient des comparaisons, faisaient naître une conscience de la déficience civilisationnelle et persuadaient d'imiter les idées et les formes considérées comme plus parfaites. L'auteur, que l'on tient pour proche du mouvement moldave des réformateurs modérés, semble ne pas considérer la vénération pour les valeurs nationales comme le retour sur le bon chemin après la période de fascination pour le cosmopolitisme ; il est plutôt enclin à prendre ce cosmopolitisme pour un écart face à la norme, une mode malsaine, réelle, mais pas du tout nécessaire. Ainsi, il confirme qu'il est plus proche des opinions de J.G. Fichte, J.G. von Herder, A. von Arnim et les frères Schlegel, que de celles de J.-J. Rousseau. Or, Kogălniceanu, bien qu'il fasse ses premières études dans la ville française de Lunéville (1833–1835) et qu'il revienne souvent en France, ne cache pas sa fascination de la philosophie allemande et sa particulière dette de reconnaissance envers la culture allemande du XIX<sup>e</sup> siècle (« c'est au feu du patriotisme allemand que s'est allumé le flambeau de mon patriotisme roumain »<sup>17</sup>). Dans ses opinions, il est facile de retrouver des traces d'une des conceptions formulées par J.G. Fichte, celle de la nation allemande considérée comme « peuple d'origine (*Urvolk*) possédant sa propre langue d'origine (*Ursprache*), et pour lequel recevoir quelque chose de l'extérieur

<sup>15</sup> *Introducție la „Dacia literară”*, [in] M. Kogălniceanu, *Profesia de credință*, Bucurest-Kichinev 2003, p. 126 [trad. K.J.].

<sup>16</sup> *Idem* [trad. K.J.].

<sup>17</sup> *Ibidem*, p. 8 [trad. K.J.].

signifie la déprivation et une infraction à sa fonction sociale »<sup>18</sup>. C'est de Fichte aussi (ainsi que d'autres qui avaient des idées similaires : Novalis, A. von Arnim, J. von Görres, et autres) que Kogălniceanu s'approprie une admiration impétueuse et naïve à l'égard de l'histoire nationale du Moyen Âge : « [L'histoire nationale] nous découvre les événements, les actes de nos ancêtres, qui en tant qu'héritage, sont aussi les nôtres ; mon cœur bat plus vite quand je prononce les noms d'Alexandre le Bon, Étienne le Grand, Michel le Brave. [...] Et je n'ai pas honte, messieurs, de dire que pour moi ces hommes sont plus importants qu'Alexandre le Grand, Hannibal, César ; [ces derniers] sont les héros du monde entier, alors que ces premiers – héros de ma patrie. Pour moi, la bataille de Războieni signifie plus que le combat des Thermopyles, et les victoires à Racova et à Călugărași me semblent plus brillantes que celles remportées à Marathon et près des côtes de Salamine, parce qu'elles sont l'œuvre des Roumains ! Même mon sol natal me paraît plus agréable, plus beau que les endroits de l'époque classique, les plus remarquables qu'ils soient. Suceava et Târgoviște sont pour moi quelque chose de plus que Sparte et Athènes ; Baia – pour un étranger, un village comme les autres – pour le Roumain est plus précieux que Corinthe, parce que c'est là que le sévère roi de Hongrie, Mathias Corvin, le plus brave parmi les braves, prince des princes, comme disait de lui Sixte IV, fut blessé avec un sabre moldave, et contraint de s'enfuir et d'abandonner l'idée de conquérir notre patrie »<sup>19</sup>.

La découverte des opinions d'origine allemande chez les fondateurs de l'État roumain au XIX<sup>e</sup> siècle est déjà aujourd'hui plutôt une constatation qu'une hypothèse scientifique. La simple comparaison de la situation politique de la société française à l'époque post-napoléonienne et de celle du territoire germanophone de ce temps-là – deux principales sources d'inspiration des élites roumaines – ne laisse planer aucun doute lorsqu'il s'agit de savoir quel modèle à suivre est plus proche de la situation des Roumains mêmes. La culture française, après les expériences de la Révolution, de l'époque napoléonienne et de la Restauration, ne peut servir que partiellement de modèle pour la société des principautés danubiennes, organisée d'une manière archaïque, privée de subjectivité d'État et cherchant une identité moderne. Les communautés allemandes, concentrées sur la définition leur particularité spirituelle et civilisationnelle, mais toujours dépourvues d'un État unitaire, sont plus facilement convaincantes pour l'imagination de la jeune élite roumaine qui doit justement, en même temps, créer un État national moderne et la nation même.<sup>20</sup>

Dans l'histoire de la culture roumaine, il y a aussi une tradition interprétative qui indique des déterminants régionaux du transfert d'idées et de valeurs. Elle est née grâce à Garabet Ibrăileanu<sup>21</sup> qui imputait aux élites cosmopolites valaques une particulière

<sup>18</sup> G. Cocchiara, *op. cit.*, p. 232 [trad. K.J.].

<sup>19</sup> *Cuvânt pentru deschiderea cursului de istorie națională*, [in] *op. cit.*, pp. 249–250 [trad. K.J.].

<sup>20</sup> Nous laissons de côté le problème, qui exigerait des réflexions à part, de savoir dans quelle mesure les expériences allemandes au XIX<sup>e</sup> siècle, fondées sur la tradition civilisationnelle de plusieurs siècles et sur la riche littérature, ont effectivement pu être modèle à utiliser par une frêle élite d'un État qui n'existait pas encore, quand cette élite ne pouvait pas compter sur une telle tradition dans son propre pays, et même elle a dû la créer.

<sup>21</sup> Cf. *Spiritul critic în cultura română*, 1<sup>ère</sup> édition en 1909. Pour les besoins du présent texte nous nous servons de l'édition de notre temps, celle de 2000, éd. Cartier, Kichinev-Bucarest.



inclination à suivre les modèles français, surtout dans leurs formes révolutionnaires et républicaines, tandis que chez les auteurs moldaves, il apercevait des indices d'un soi-disant esprit critique à tendance conservatrice et ethnocentrique (pourtant sans indiquer leur provenance allemande possible). L'hypothèse d'Ibrăileanu, fondée sur l'interprétation de classe de ce phénomène (les intérêts des familles des boyards moldaves opposés aux ambitions des couches des commerçants et des employés valaques), déplace le centre de gravité de cette discussion du domaine idéologique vers l'espace des phénomènes socio-politiques, et elle pourrait suggérer généralement une plus grande ouverture des milieux valaques aux idées modernisatrices<sup>22</sup>. Bien que la constatation des différences qui existaient à cette époque-là ait un caractère objectif, les conclusions formulées par Ibrăileanu sont unilatérales et trop simplificatrices. Car il n'est pas possible d'ignorer le fait du voisinage de la Moldavie du XIX<sup>e</sup> siècle avec la région de Bucovine, cédée, depuis peu, à l'Autriche habsbourgeoise (alors qu'historiquement Bucovine était la partie septentrionale de la principauté moldave), et la proximité de Vienne d'où irradiaient les idées de tout le territoire germanophone, ainsi que le rôle culturel croissant de la ville de Tchernovtsy, pas très éloignée, et tout cela comme impact considérable sur la classe des boyards moldaves, pour qui le contact avec l'Europe signifiait, en premier lieu, la rencontre avec la culture allemande. Il serait d'autant plus difficile de justifier le conservatisme des Moldaves si l'on ne l'imputait qu'à des intérêts de classe ou à des prédispositions caractérogiques, vaguement conçues, tout en négligeant la « formation allemande » des fondateurs de la culture moldave prémoderne (Alecsandri, Kogălniceanu, Negruzzi et autres). Ces derniers présentent l'attitude d'une ouverture intellectuelle comparable, dans une certaine mesure, à l'esprit d'innovations, ce qui est semblable à une telle attitude chez leurs compatriotes de Valachie, sauf que pour eux la première source d'inspiration sont les idées des romantiques allemands qui « découvrent » la nation, créent de grands mythes communautaires pour ses besoins et pratiquent la culture mémorielle. C'est justement là que nous verrions les causes de l'évolution paradoxale que subit, au cours de dizaines d'années, la culture roumaine du XIX<sup>e</sup> s., et en particulier la littérature qui de l'ouverture absolue aux valeurs étrangères considérées comme universelles passe en positions de l'exclusivisme ethnique idéalisant ce qui est autochtone et la soi-disant spécificité locale en tant que valeurs intrinsèques. Le dilemme : cosmopolitisme ou bien ethnocentrisme, admiration des valeurs étrangères ou bien autophilie, qui est une variante de l'opposition signalée dans notre titre ouverture/renfermement, se manifeste avec une intensité particulière, voire dramatiquement, dans la bibliographie artistique du poète roumain le plus éminent de cette période – Mihai Eminescu (1850–1889).

En tant que fondateur du langage poétique moderne, Eminescu a sa place assurée dans le panthéon national des écrivains roumains ; en tant que penseur et publiciste engagé – il soulève toujours de vives controverses. Sa biographie est, dans une certaine mesure, typique du milieu de la bourgeoisie moldave naissante, d'origine, d'un côté, de la classe des boyards (dans son cas, de la part de sa mère) et, de l'autre, des paysans

<sup>22</sup> « Ainsi, les sources du mouvement libéral vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle sont : humiliations nationales, intérêts de classe de petits boyards et de commerçants en Valachie, pression européenne, idéalisme et snobisme » ; *op. cit.*, p. 67 [trad. K.J.].

(lui – de la part de son père). Né à Botoșani (Ipotești ?) en Moldavie, il parcourt les premiers degrés de l'enseignement scolaire à Tchernovtsy, dans les établissements de National Hauptschule et K.K. Ober-Gymnasium, ensuite, pendant presque cinq ans (1869–1874), il fait ses études à Vienne et Berlin, où il suit les cours d'E. Dühring, R. Lepsius, J.G. Droysen, J.Ch. Poggendorff, et d'autres. Le contact avec la culture, la littérature et la philosophie allemandes de cette époque est sans doute très considérable pour son esprit créateur, mais cela n'a pas, selon nous, de caractère formateur (au sens de *Bildung*<sup>23</sup>). Eminescu ne devient pas apologiste de vertus bourgeoises allemandes que l'on transférerait sur le sol roumain, il ne montre pas non plus de germanophilie en tant que telle (qui était présente, par exemple, chez Titu Maiorescu, son mentor et mécène, leader du mouvement des Jeunes-Roumains). Il est avant tout artiste, poète dont le talent extraordinaire et la conscience de soi (qui confinait à la croyance en son propre génie<sup>24</sup>), le libèrent d'une réflexion obsessionnelle sur la problématique des emprunts, de l'imitation et des sens conformes à l'esprit de l'époque. Pourtant, cela ne veut pas dire que dans ses textes, il manque de rapprochement visible des idées allemandes (par exemple, la philosophie d'A. Schopenhauer, des éléments de l'idéalisme magique dans la prose des romantiques allemands, du culte des souvenirs de passé, etc.) ; mais ces traces n'ont ni le statut des contenus autonomes ni de caractère d'emprunts directs. Les connaissances, impressionnantes quoique peu systématisées, acquises dans les écoles allemandes (en philosophie, surtout idéaliste, en histoire, philologie, économie politique, culture de l'Orient, etc.), servent à Eminescu à construire un *universum* poétique, dominé par ses propres visions artistiques ainsi que par ses propres (quoique pas toujours originales) conceptions anthropologiques et historico-philosophiques. Ainsi, pourrait-on dire, en utilisant un paradoxe terminologique, qu'ici nous avons affaire à l'*ouverture sur l'intérieur*, avec la mise à profit d'inspirations extérieures, pas tellement assimilées, mais plutôt *familiarisées*. Ce qui pour Héliade n'était qu'une « énergie » et une « harmonie » du langage en état potentiel devient, chez Eminescu, la réalité poétique. Il est le premier à franchir la frontière qui sépare la conscience du besoin de changer de forme et l'accomplissement artistique, le savoir sur les formes parfaites et la capacité de les matérialiser. De par son innovation formelle, Eminescu ouvre la langue roumaine (non seulement son langage poétique) à l'influence idéologique de la pensée européenne, en reléguant au second plan le dilemme si essentiel pour ses prédécesseurs : l'adaptation des valeurs étrangères ou bien l'aspiration, coûte que coûte, à sa propre expression. Alors, le mérite d'Eminescu consiste à participer à la première étape de l'ouverture de la culture roumaine à l'Europe, ou plutôt à couronner celle-ci qui, un demi-siècle plus tôt, n'était qu'un postulat, pas du tout évident pour tous.

<sup>23</sup> Cf. Hubert Orłowski, *Wartości mieszczańskie: Bildung*, [in] Cz. Karolak, W. Kunicki, H. Orłowski, *Dzieje kultury niemieckiej*, Varsovie 2007, p. 337 et ss.

<sup>24</sup> « Je doutais qu'un jour j'apprendrais à mourir ! / Éternellement jeune, enveloppé dans ma cape / Je levais mes yeux rêveurs vers l'étoile / De la solitude. » ; *Ode*, trad. Michel Stériade, [in] M. Eminescu, *Rayonnement d'un génie*, Anthologie critique et poétique, notes liminaires et notices bio-bibliographique par George Apostoiu, Bucarest 1989, p. 323. Cette trame si bien connue de la poésie romantique et liée à la conviction du poète qu'il ne peut pas être dûment compris par les autres, apparaît par-ci par-là dans l'ensemble des œuvres d'Eminescu.

Si Eminescu n'était qu'un auteur de poèmes, de prose poétique et de passages dramatiques, il serait facile de qualifier son engagement dans les processus de modernisation (qui, dans la littérature relative à ce sujet, sont aussi appelés « phénomène de synchronisation ») : il ouvrit la poésie roumaine à de grands mythes romantiques, il la retira de la rhétoricité et du provincialisme visible. Mais pendant presque toute sa vie artistique, Eminescu est aussi publiciste ayant des opinions aussi conséquentes que radicales. Dans ses textes de presse, ce poète se montre partisan de la vision organique de la société (qui doit le plus, semble-t-il, à l'historicisme allemand) et de l'État national monoethnique, élevé à la position de l'absolu. Sans doute, est-ce une réaction à la direction des changements qui se faisaient dans les principautés danubiennes déjà unies, mais dominées par la vision de la société contractuelle du siècle des Lumières et par des principes qui étaient abstraits dans les conditions locales : ceux de la souveraineté du peuple et du gouvernement représentatif. Tout cela grâce à l'orientation libérale qui sympathisait avec les idées républicaines, nettement francophiles (C.A. Rosetti, I.C. Brătianu, D.A. Sturdza, D. Ghica et autres) ; cette orientation était pourtant doctrinalement assez élastique pour accepter la monarchie constitutionnelle.<sup>25</sup> A la vision de l'État fondé sur le contrat social, Eminescu oppose la sienne – organique et née de la croyance dans l'existence du droit naturel, compris (bien qu'inconséquemment) comme principes de la justice immuables et nécessaires<sup>26</sup> : « Excepté une meute de journalistes-ignorants, personne ne peut plus aujourd'hui affirmer que les droits de vote, les congrès et les parlements sont les fondements de l'État. Ils peuvent exister ou pas, et l'État doit subsister, étant soumis aux lois de la nature, immuables, obstinées, inébranlables dans leur éternité impassible... »<sup>27</sup>. L'ancien ordre (la société d'états régie par le monarque) est pour Eminescu « la maison de pierres, un peu exigüe, mais toujours meilleure pour le temps d'hiver que le palais français... en papier »<sup>28</sup> ; toute la contemporanéité, projetée par les libéraux, lui semble fautive et de courte durée : « Nos démagogues instruits à l'étranger, face aux besoins de leur propre nation, trouvèrent convenable de lui apprendre par cœur quelques mots vides et négatifs, ayant visiblement constaté que le bien de la nation se construit avec les mots »<sup>29</sup>. Les idées d'Eminescu-publiciste se forment, en premier lieu, par l'opposition envers la réalité existante, dominée par la conscience d'un changement nécessaire et par la croyance au progrès (indépendamment de ce que ce mot signifiait pour l'élite sociale de cette époque). L'auteur ne cache pas son aversion pour le modernisme<sup>30</sup>, pour les devises de l'égalité politique et pour le changement radical de

<sup>25</sup> Cf. p.ex. : A. Stan, *Putere politică și democrație în România 1859-1918*, Bucarest 1995.

<sup>26</sup> Voir p.ex. : Zb. Stawrowski, *Prawo naturalne a ład polityczny*, Cracovie-Varsovie 2006.

<sup>27</sup> *Icoane vechi și nouă*, [in] *Mihai Eminescu. Națiunea română, progres și moralitate*, Bucarest 1999, p. 99 [trad. K.J.].

<sup>28</sup> *[Drumurile s-au troienit]*, *ibidem*, p. 98 [trad. K.J.].

<sup>29</sup> *ibidem*, p. 99 [trad. K.J.].

<sup>30</sup> Quoiqu'il proteste souvent contre les accusations faites à l'égard des conservateurs (donc de lui-même aussi) à qui on imputait le désir de revenir à la réalité socio-économique d'avant 1700, Eminescu n'hésite pas à écrire : « De fait, on doit déplorer qu'il [nous] manque un parti réactionnaire, donc celui dont les possibilités et influences permettraient de rétablir le passé, un peu brut à sa façon,

la hiérarchie sociale, forcé par la nouvelle économie. Il compte pour rien aussi l'idée de démocratie, surtout dans sa version libérale : « Donnez-moi un État régi de la façon la plus absolue, dans lequel les gens sont sains et fortunés, et je ne l'échangerais pas contre l'État le plus libéral possible, où les citoyens souffrent des maladies et de la pauvreté. [...] Car l'homme a autant de liberté et d'égalité qu'il possède de fortune »<sup>31</sup>.

Les idées d'Eminescu sont un mélange de bon sens et de démagogie ainsi que de points de vue conservateurs et de phobies antilibérales. La constatation du caractère agraire de l'économie roumaine, l'incompatibilité des solutions issues d'expériences des sociétés développées avec le réel local (« les formes de notre vie d'aujourd'hui naquirent dans les esprits confus de ceux qui avaient cru en l'existence de la vérité absolue en ce monde, convaincus que ce qui est opportun en France est bon aussi chez nous »<sup>32</sup>), enfin le scepticisme sur l'efficacité des institutions de l'État moderne dans le contexte socioculturel archaïque, tout cela semble être dicté uniquement par le pragmatisme critique. Mais quand il faut se mettre à construire des solutions alternatives, Eminescu, qui considère « les idées politiques des cosmopolites occidentaux » comme « utopiques »<sup>33</sup>, ne propose, lui aussi, qu'une utopie régressive, fondée sur le maintien de l'État d'états, le système économique corporatif et le culte des héros formant l'identité nationale. L'idée de l'État conçue par le poète montre une coïncidence étonnante avec les conceptions d'Adam H. Müller<sup>34</sup>, lesquelles, pourtant, au moment de leur propagation sur le terrain roumain, sont déjà considérées comme inadéquates sur le sol même de l'Empire germanique. Eminescu ouvre la culture roumaine au débat européen sur la nature de l'État, en répétant, d'après les romantiques allemands du début du siècle, les arguments niant toutes les théories du contrat social, qu'il considère comme périmées et antiscientifiques (« la théorie du contrat social est dépassée, [...] de nos jours, elle est une hérésie scientifique »<sup>35</sup>). En même temps, il semble faire peu de cas des idées propagées plus tard par Wilhelm von Humboldt, Victor A. Huber, et avant tout par Alexis de Tocqueville et Edmund Burke. Cet anachronisme particulier dans la discussion qu'Eminescu propose peut s'expliquer

mais sain et digne » [trad. K.J.], *Timpul*, le 13 juillet 1882 ; cité d'après : J.-P. Storfă, *Scierile politice ale lui Mihai Eminescu*, Bucarest 2003, p. 110.

<sup>31</sup> *Icoane vechi și nouă*, éd. cit., p. 124 [trad. K.J.].

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 111 [trad. K.J.].

<sup>33</sup> *Timpul*, le 8 novembre 1878, cité d'après J.-P. Storfă, *op. cit.*, p. 110.

<sup>34</sup> En guise d'argument, servons-nous de citations des deux auteurs :

« L'État n'est tout simplement pas une institution artificielle, il n'est pas l'une de ces inventions qui existent par milliers et qui servent les utilités et les plaisirs de la vie des citoyens, tout au contraire, tout seul il est l'intégrité de cette vie, il est nécessaire partout où vivent les gens, il est quelque chose d'inévitable – je dirais : enraciné dans la nature de l'homme [...] » [trad. K.J.] ; A.H. Müller, *Elementy sztuki rządzenia* (1809), [in] *Państwo a społeczeństwo. Wizje wspólnot niemieckich od Oświecenia do okresu Restauracji*, dir. T. Namowicz, Poznań 2001, p. 494.

« Notre façon d'observer est absolument moderne ; pour nous, l'État est un objet de la nature, qu'il faut examiner d'une manière individuelle, avec son histoire, ses coutumes, son phénomène racial, la spécificité de son territoire ; et tout cela caractérisé séparément, et foncièrement *indépendant du libre arbitre des individus* [c'est nous qui soulignons], dont, à un moment donné, se compose la société » [trad. K.J.] ; M. Eminescu, *Timpul*, le 17 août 1879 ; cité d'après J.-P. Storfă, *op. cit.*, p. 114.

<sup>35</sup> Cité d'après Z. Ornea, *Junimea și junimismul*, Bucarest 1978, p. 180 [trad. K.J.].

par la nécessité de polariser les positions, ce qui est caractéristique, en général, de l'étape initiale d'un débat public. En prétendant que les sources du mal du monde contemporain se trouvent dans la frénésie de nouvelles idées et dans l'acceptation superflue des changements, que manifeste une partie de l'élite sociale, ce poète cherche un point d'appui fixe et il préfère nettement la dimension historique, particulièrement pétrifiée, de son idéologie à ses conséquences rationnellement mesurables sur la réalité.

Les problèmes liés à la définition de la communauté nationale, à la détermination des éléments constitutifs de son identité et à la relation entre la nation et l'État pourraient sembler, de prime abord, être sans rapport avec la question de l'ouverture aux modèles culturels étrangers. Mains accents xénophobes dans les articles publiés par Eminescu, son antipathie manifeste pour les populations grecque, juive ou bulgare, déjà installées en Roumanie de l'époque ou venant s'y installer, ainsi que l'absolutisation du problème des origines<sup>36</sup> sont la question qui demanderait une réflexion large et à part. Il y a quand même au moins un aspect qui devrait être examiné dans le contexte de nos considérations ici. Il s'agit de la manière de concevoir la nation et le patriotisme. Dans ses diatribes contre les libéraux qu'il accuse de sectarisme, de cosmopolitisme, de refus d'admettre la subjectivité du peuple et d'incompréhension de ses besoins réels, Eminescu se sert de la conception de la nation comme être autonome, indivisible, homogène quant à la race, porteur de traits historiquement immuables : « L'État [...] n'aperçoit pas dans les classes [sociales] des unités distinctes, mais [voit] un ensemble de particules sociales : l'unité individuelle qu'est la nation »<sup>37</sup>. Ainsi suit-il les traces de J.G. Fichte qui définissait la nation comme « totalité soumise à une loi particulière du développement de la divinité qui en découle »<sup>38</sup>. Il répète les thèses du philosophe allemand (« Les Allemands [sont un peuple] qui garda la continuité de ses propriétés premières »<sup>39</sup>) aussi quand il réclame « la codification des mœurs roumaines »<sup>40</sup>, en soulignant leur caractère historique et actuel à la fois. Par conséquent, il suggère que la nation est principalement une création d'origine commune, ce qui nous permet de constater que, pour lui, la principale (ou même la seule) source d'inspiration idéologique est toujours la pensée romantique allemande. Ainsi donc, il ne tient pas compte, consciemment ou non, des réflexions postérieures sur ce sujet, faites par nombre d'auteurs, y compris les représentants du libéralisme conservateur anglais (par exemple, lord John Acton), et même il se met dans la position du conservatisme réactionnaire, teinté d'accents utopiques, mais avant tout inconséquent. Il est possible de comprendre l'antipathie profonde d'Eminescu pour

<sup>36</sup> « L'amour pour son propre pays est toujours et partout un amour pour le passé ; le mot patrie [*patria*, en roumain] tire son origine de *pater*, et seulement les gens qui tiennent aux institutions créées par leurs pères, sur un bout de terre sanctifié par le travail et le sang paternels, peuvent être patriotes. Le patriotisme, quand les parents gisent dans la terre bulgare et ils ne connaissent même pas la langue roumaine, ne peut pas exister » [trad. K.J.] ; *Timpu*, le 3 octobre 1881 ; cité d'après J-P. Storfa, *op. cit.*, p. 41.

<sup>37</sup> *Influența austriacă asupra românilor din Principate*, [in] *Națiunea română*, éd. cit., p. 42 [trad. K.J.].

<sup>38</sup> *Mowy do narodu niemieckiego*, [in] *Państwo i społeczeństwo...*, *op. cit.*, p. 390 [trad. K.J.].

<sup>39</sup> *Ibidem* [trad. K.J.].

<sup>40</sup> *Icoane vechi și noi*, [in] *Națiunea...*, *op. cit.*, p. 101 [trad. K.J.].

l'individualisme en tant que tel, ainsi que sa conviction de ce que le collectivisme métaphysique *sui generis* est une solution plus propice à la communauté nationale des Roumains laquelle se formait à cette époque.<sup>41</sup> En revanche, il est beaucoup plus difficile d'entendre pourquoi le poète n'aperçoit pas de coïncidence entre sa propre conception de la nation en tant que « *collectivité idéale* se trouvant au-dessus des désirs de ses membres »<sup>42</sup> et la pratique politique exercée par les libéraux haïs de lui, qui expliquaient le centralisme étatique par la nécessité d'assurer la protection des intérêts de la nation conçue d'une manière identique ! Chez Eminescu, on peut trouver plusieurs inconséquences de ce genre. C'est un poète visionnaire qui les commet, pas un philosophe ou le théoricien d'une idée politique, alors, dans une certaine mesure, elles sont justifiables. Malgré tout, nous nous croyons autorisé à proposer aussi une autre interprétation, selon laquelle c'est une monoculture particulière d'inspiration idéologique qui est la source de confusion conceptuelle et de radicalisme d'opinion superflu. Eminescu puise dans la tradition philosophique du début du romantisme allemand, en transposant ses devises automatiquement, surtout celles du problème de la nation, sur le terrain roumain. Il agit de cette façon, en ne faisant aucun cas, pour ainsi dire, de l'aspect évolutif du grand débat qui a lieu, à cette époque en Europe, entre les partisans de l'idéologie de l'individualisme et les défenseurs de l'ordre traditionnel, hiérarchique et communautaire. Alors il ne propose pas de débat idéologique, mais plutôt une confrontation de la vision conservatrice avec l'idéologie progressiste, et tout cela dominé par les émotions et la rhétorique journalistique. Pour lui rendre justice, ajoutons qu'Eminescu ne répond pas seul du ton confrontationnel des polémiques de cette époque.

L'ouverture de la culture roumaine aux inspirations et aux influences européennes apporte un conflit des idéologies, reçues sous bénéfice d'inventaire, du républicanisme français et des conceptions conservatrices et nationales allemandes. Les créateurs de l'État roumain du XIX<sup>e</sup> siècle, indépendamment de leur appartenance idéologique déclarée, pèchent, même trop visiblement, par le manque d'évaluation critique des conséquences des théories propagées et par le traitement littéral, quoique superficiel, de leur dimension doctrinale. Eminescu n'y fait pas exception. Dans son cas, l'ouverture idéologique conduit quand même en conséquence (ou au moins en est co-responsable) à essayer de créer une théorie de la nation, avec le motif dominant d'exclusion et avec la devise de l'hermétisme en tant qu'outil pour construire l'identité nationale. Tout ceci, avec l'absolutisation simultanée des thèses énoncées par lui, aura, au XX<sup>e</sup> siècle, des conséquences négatives déterminées.

<sup>41</sup> Le philosophe contemporain, Horia-Roman Patapievici, en se référant à cette orientation de l'idéologie nationale du XIX<sup>e</sup> siècle, que représente aussi Eminescu, emploie le terme « la métaphysique émotionnelle », dans laquelle « le patriotisme doit être filtré par la croyance » et « il ne peut pas être évalué dans le contexte de l'efficacité de nos actions, mais il est déduit de notre acceptation de ce modèle métaphysique, né de la fantaisie et identifié définitivement avec une bible du bon Roumain » ; *Cerul văzut prin lentilă*, Bucarest 2002, p. 78 [trad. K.J.].

<sup>42</sup> J. Kłos se sert de cette définition dans ses réflexions sur les variantes du patriotisme dans la vision du lord J. Acton ; voir son oeuvre *Wolność, indywidualizm, postęp. Liberalizm konserwatywny wobec nowoczesności*, Lublin 2007, p. 265 [trad. K.J.].